

Article du 20 août 2009 :

Béziers – En mano a mano avec Juan Bautista face aux toros de Margé.

Castella, vainqueur haut la main

Béziers, envoyé spécial

Jeudi, corrida des vedettes. Donc, pour les cornes, on peut les arrondir. Pour le reste aussi. Les arènes sont archi-pleines, les toros, de Santiago Domecq, archi-vides. L'association El Toro de Madrid publie chaque année sur son site (1) une liste noire. Celle des élevages indésirables à Las Ventas. Dont celui de Santiago Domecq et de madame, née Bohórquez. Commentaire : «Chaque fois qu'il s'en combat un, ça fait un peu plus de mal à la fiesta».

Ceux de Béziers confirme leur pouvoir de nocivité. On se dit à la sortie que pour sauvegarder son goût pour la tauromachie, il faudrait mieux parfois ne plus aller aux corridas. Les Santiago Domecq sont sans vitalité, sauf celle, revêche, de Faraón, le premier d'El Juli. Sinon pas de force, pas de caste, avec des bouts de corne qui pètent comme du pop-corn au moindre choque contre les planches. Ils prennent juste une pique, joue le béton, se défendent par tous les moyens : en donnant des coups de tête, en envoyant les pattes en avant, en refusant tout net de poursuivre, comme Aperador. Enrique Ponce lui chuchote pourtant une faena de soins palliatifs mais, à mi-parcours, Aperador se couche et ne se relève plus.

Kangourou. L'argument de la course se brise devant cette politique du refus dans quoi on peut lire le naufrage d'un élevage administré, comme on administre l'extrême-onction, par deux noms emblématiques de l'Andalousie ganaderia : Domecq et Bohórquez. El Juli, cependant, ouvre le capot et s'enferme dans un hargneux tête à tête avec le teigneux Faraón. Il l'oblige à attaquer en restant dans son terrain, il lui laisse la muleta sous le nez pour lui donner du rythme. Faraón, une sorte de kangourou, a du danger et aucune classe. Il saute dans la muleta et crochète idem. El Juli tente bien de le cuisiner mais finit son boulot avec un festival de passes hautes et une franche estocade qui lui valent une oreille. Une oreille aussi pour Castella, convaincant à la cape devant Rescoldito mais limité ensuite par la pauvreté combative d'un toro mesquin, qui n'offre aucune vraie charge à son ambition. Faute de mieux Castella applique le plan B habituel. Un tour dans les cornes.

Vendredi, le soleil cogne, les toros de Margé aussi qui ne prennent cependant qu'une pique, sauf le dernier, vite dégonflé par la suite. A leur crédit : une belle présentation, armure comprise, pas un poil de gras, de la promptitude dans l'attaque, de la mobilité mais des charges courtes et vindicatives, une combativité sèche qui tranche heureusement avec les limaces de la veille. Ils ne font pas de cadeau. Ils donnent de l'épaisseur à la corrida. Ils ont de la personnalité mais une caste indécise. A leur débit : une tendance à vite relever la tête dans la charge, aucun vrai grand toro, une puissance limitée à la pique. Sauf le premier, d'origine Cebada Gago, qui pousse fort dans la seule pique puis se décompose. Coups de cornes en tous sens, demi charges, danger. Juan Bautista bouge beaucoup, tente, en vain, de fixer sa tête, le tue mal. Bronca dure.

Puis le public, parfait sur ce coup, l'encourage à la sortie de son second toro. Celui-là attaque d'assez loin, sans se faire prier. Dans sa première partie, le travail de Juan Bautista a de la densité, surtout à droite. A gauche, le toro prend l'avantage, la faena perd de sa force mais l'estocade al encuentro est impeccable. Le président accorde 2 oreilles généreuses. Son troisième Margé est vif. Il se jette les pattes en avant. Juan Bautista navigue à vue, bataille, se fait désarmer, ne s'impose pas.

Laxisme. Entre Juan Bautista et Castella, opposés dans ce mano a mano, ce qui sautait aux yeux, c'était l'implication différente de chacun dans les assauts : à un Castella sûr de lui, doté d'un poignet et d'une volonté de fer, ferme dans tous les points du combat, pesant sur les toros, les obligeant à se conformer à sa volonté, s'opposait un Juan Bautista plus vaillant que conquérant. L'un, Juan Bautista, se défendait, prenait confiance, la perdait, là où l'autre, sans complexe, défaisait l'adversaire et gagnait des terres sur lui. L'un, fluctuant et touchant par ses incertitudes, mais opposé au lot le plus coriace, l'autre, décisif, tranchant comme un acier. Sébastien Castella a donc coupé 3 oreilles dont 2 à un toro tête d'origine Nuñez del Cuvillo qu'il a soumis par un savoir-faire strict, sans chichis tremendistes, réfléchi. Il disait peut-être, dans son sérieux sans faille, la nouvelle manière du torero de Béziers. Sa deuxième faena face au meilleur toro de la course sera le must de l'après-midi. C'était une démonstration ample, autoritaire, inspirée. Avec une estocade réussie et, vu le laxisme d'attribution des trophées, elle aurait pu lui valoir les oreilles, la queue et la statue de Pierre-Paul Riquet. On peut tiquer sur emphase finale : la sortie a hombros des deux toreros avec Olivier Margé, le mayoral de l'élevage, invité par Castella. Le pathos biterrois.

Bisous. Dimanche, traditionnel baisser de rideau : les Miura. Des «bestiasses» magnifiques, avec de grandes cornes, et Padilla avec sa grande gueule. Cet hiver, à l'invitation des clubs taurins locaux, l'ex-boulangier est venu passer quatre jours à Béziers. Il a affirmé que c'était la ville qu'il préférait, après Jerez. Ça fait toujours plaisir, ça ne mange pas de pain. Donc Béziers l'ovationne en début de corrida, et lui renvoie des bisous. Son premier Miura est trop faible mais Despencero, son second, sort le grand jeu. Il vient noblement sur sa corne droite et sur sa corne gauche, il baisse volontiers la tête. Il n'est pas là pour faire le bourru. Padilla non plus. Padilla ne connaît pas le mot bourru. Il torée bien Despencero, en rond, par à-coups de demi-passes, comme d'hab, et en se relâchant sur les naturelles. Les monoletinas finales sont certes coquines, mais on ne se refait pas, 2 oreilles méritées.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Valverde, qui ne fait pas semblant de faire semblant, se débarrasse sous la bronca du criminel Madroñero. Puis se refait un casier judiciaire vierge avec Relator, autre Miura altruiste et de qualité, qu'il sermonne avec l'austérité qu'on lui connaît. Valverde est à Padilla ce que le calvinisme est à la contre-réforme. Valverde se rabiboche avec le public mais perd l'oreille en ratant la mort alors qu'en général, c'est elle qui ne vous rate pas.

L'énergie de Julien Lescarret face à deux Miura vibrants mais peu complaisants lui vaut le soutien du public. Et celui de l'excellente formation musicale venue de Mont-de-Marsan. En remerciement, il lui offre son combat devant Gorrero, bien toréé à la cape, un *manso con casta*. Qui propose une partition difficile à déchiffrer : il donne de violents coups de tête vers le haut, ne va pas au bout de la passe, se contrefout de l'harmonie. Il impose à Lescarret une tauromachie d'esquives, de passes hautes, ce qui n'arrange rien, et d'incessants replacements. Mais l'estocade au deuxième essai est franche et loyale : 1 oreille. Clap de fin : sortie en triomphe de Padilla.

Jacques Durand